

Le Long Silence (Il Lungo Silenzio)

Martin Girard

Numéro 166, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girard, M. (1993). Compte rendu de [*Le Long Silence (Il Lungo Silenzio)*]. *Séquences*, (166), 49–50.

interprètes. Tobie Pelletier écrase souvent Marianne Coquelicot Mercier par son indéniable présence. Il est le seul qui nous touche vraiment. Quant à la demoiselle, elle *récite* son texte — trop écrit⁽¹⁾ — avec si peu de conviction par opposition aux rares moments où elle dégage une certaine assurance grâce à un vocabulaire plus approprié à son personnage, qu'il devient impossible de s'y attacher. Blâmons l'inexpérience et surtout, la fausseté des dialogues.

Alain Dubeau

1: Voici des exemples:

- Moi, j'aime les étoiles parce qu'elles n'ont pas de sexe.
 - Papa, reviens!
 - Je suis bien. Mais je suis mal, en même temps...
- Notez l'absence de naturel des mots et imaginez-les prononcés exactement comme ils sont écrits. On ne parle pas ainsi quand on a 12 ans.

LE SEXE DES ÉTOILES — Réal.: Paule Baillargeon — Scén.: Monique Proulx, d'après son roman — Phot.: Eric Cayla — Mont.: Hélène Girard — Mus.: Yves Laferrrière — Son: Viateur Paiement — Int.: Marianne Coquelicot Mercier (Marianne), Denis Mercier (Henri-Pierre/Marie-Pierre), Sylvie Drapeau (Michèle), Luc Picard (Boulet, le psychologue), Tobie Pelletier (Lucky), Gilles Renaud (l'ami d'Henri-Pierre), Jean-René Ouellet (le client du café), Kim Yaroshevskaya (la logeuse) — Prod.: Pierre Gendron, Jean-Roch Marcotte — Canada — 1993 — 100 minutes — Dist.: C/FP.

Le Long Silence

Le cinéma italien a beaucoup de pain sur la planche s'il veut rendre compte de façon exhaustive de tous les scandales politico-épiques qui ont secoué la péninsule ces dernières années. Mais au fond il n'y a là rien de neuf du point de vue purement esthétique. Les mafiosi, les hommes d'affaires véreux ou les politiciens corrompus, c'est du pareil au même dans un film.

Ainsi, le climat d'angoisse qui imprègne **Le Long Silence** n'est pas tellement différent de celui qu'on retrouve dans n'importe quel film policier sur le crime organisé. On a droit à une simple variation: ici on assiste à l'enquête d'un juge au lieu d'un policier, et les ennemis sont des politiciens plutôt que des gangsters. Simple question d'appellation qui ne

change rien au fait que tout cela paraît bien familier, en particulier le climat de tension qui s'appuie sur un sentiment de menace latente où l'on craint chaque plan à venir, de peur qu'il confirme nos appréhensions, ce que le récit cultive avec un malin plaisir.

On devine d'emblée le sort des héros, pour ne pas dire des martyrs; ils vont mourir tôt ou tard et le spectacle a pour but de nous faire partager leur agonie. C'est le seul défi lancé au spectateur et il n'est pas d'ordre intellectuel, mais purement viscéral. La seule originalité du film de von Trotta repose dans le fait que, pour une fois, l'histoire est centrée sur un personnage qui d'ordinaire demeure en retrait: l'épouse.

Carla Gravina interprète le rôle d'une femme médecin mariée à un juge qui tente de traduire en justice des politiciens et des hommes d'affaires corrompus. Ayant été victime de chantage, le couple vit dans une atmosphère de constante paranoïa, même s'il est entouré de gardes du corps qui veillent à sa sécurité jour et nuit. Toute la première partie du film se consacre à décrire la vie quotidienne de ce couple en état de siège. Ces premières soixante minutes suscitent généralement plus de curiosité que d'intérêt véritable.

Ce sont souvent les détails ordinaires qui retiennent le plus notre attention, en particulier ceux concernant le travail lui-même des gardes du corps (comme par exemple la logistique déployée pour une simple sortie au restaurant). Mais au plan du drame et de l'émotion, le film demeure un peu tiède durant toute cette première moitié. La faute en revient à la mise en scène de von Trotta qui joue bien le jeu du suspense (merci à la musique de Morricone), mais qui observe les humains avec une certaine froideur. Le goût excessif de la réalisatrice pour la distanciation atteint son comble dans la séquence où l'héroïne apprend par hasard l'assassinat de son mari en regardant un journal télévisé.



Carla Gravina

Jusque là, le film semblait hésiter quant à sa raison d'être: devait-il raconter l'histoire de l'épouse d'un héros ou se concentrer sur le quotidien potentiellement plus palpitant du dit héros? Une fois passé ce «prologue» d'une heure qui culmine sur la mort du mari, le film résout enfin, par défaut, sa crise d'identité. En fait, par un subtil processus de transfert, il investit le personnage féminin du pouvoir légué par son défunt mari. Comme dans un cauchemar inéluctable, l'épouse se croit dans l'obligation de poursuivre le travail de son mari même en sachant qu'elle connaîtra sûrement le même sort. Elle s'affranchit enfin du rôle d'observatrice qu'elle tenait depuis le début du film et passe à l'action. Le climat de suspense s'intensifie, alors que l'émotion devient palpable. Dans la première moitié du récit, la dynamique du couple confine plus ou moins le récit à des lieux communs suscitant plus ou moins d'émotions. Mais dans la seconde, on assiste à une relation mère-fille qui s'avère extrêmement touchante.

Tout cela étant dit, le film évolue tout de même de manière assez prévisible et n'atteint que vers la fin son idée maîtresse: le tournage, par l'héroïne, d'un vidéo sur les veuves de juges assassinés. Cet épisode n'occupe qu'une faible partie du récit, et pourtant on a le sentiment que toute l'âme du film se trouve dans ces visages de femmes qui se racontent à la caméra. Que von Trotta n'ait pas

senti le besoin de développer ce filon m'apparaît comme un mystère. Prisonnière d'une intrigue à suspense qui impose ses conventions, von Trotta passe à côté d'un sujet formidable. Son film possède bien sûr un climat de tension efficace qui maintient l'attention du spectateur à grands coups d'effets habilement rendus, ce qui en fait un thriller de qualité standard. Il faut saluer le jeu sobre et subtilement nuancé de Carla Gravina. Elle réussit à conférer beaucoup d'âme à cette oeuvre.

Martin Girard

LE LONG SILENCE (Il Lungo Silenzio) — Réal.: Margarethe Von Trotta — Scén.: Felice Laudadio — Phot.: Marco Sperduti — Mont.: Ugo de Rossi, Nino Baragli — Mus.: Ennio Morricone — Son.: Remo Uginelli — Int.: Carla Gravina (Carla Aldrovandi), Jacques Perrin (Marco Canova), Alida Valli (Madame Aldrovandi), Ottavia Piccolo (l'amie de Carla) — Prod.: Felice Laudadio — Italie/France — 1993 — 98 minutes — Dist.: Cine 360.

Arizona Dream

«Si tu veux connaître quelqu'un, connais ses rêves». Tout le propos du film d'Emir Kusturica se résume à cette phrase que cite Axel, le personnage catalyseur du film. Mais dire cela, c'est comme ne rien dire; l'iconographie narrative d'**Arizona Dream** est d'une telle complexité qu'une phrase aussi banale ne peut que réduire cette heureuse fiction à un amas de clichés délavés. Ce rêve arizonien que nous offre le metteur en scène d'ex-Yougoslavie est plus que la représentation cinématographique d'une imagination débordante et fantaisiste; il touche au merveilleux, à la poésie et à la passion, mais sans la mièvre imagerie qui caractérise souvent la création par l'exploitation onirique. Ici, l'image est nette et ferme, rien n'est éthéré. Les personnages, dans leur quête d'absolu et de transcendance, sont plus qu'humains, avec des failles tangibles et touchantes qui nous renvoient à une réalité accessible. Tout ce qui

voile est ici synonyme d'élévation de l'âme et, sans ambages, Kusturica utilise le plus souvent la «montée des corps» pour littéralement illustrer cette idée. S'envoler, c'est approcher au plus près son rêve. Tous les personnages du film cherchent à quitter la terre tout en vivant ce moment.



Johnny Depp

Axel rêve d'Alaska et se retrouve volant sous forme d'un flétan dans le désert d'Arizona. Ce poisson qui incarne son rêve est son idéal de vie. Pour lui, les poissons sont d'intelligentes créatures parce qu'elles ne pensent pas et qu'elles ne vont pas là où l'humain souille la nature. Son rêve ultime et réalisable: vivre en Alaska avec les Inuit, être l'un deux, atteindre le calme et la sérénité des choses simples et vraies.

Leo, l'oncle revendeur de Cadillac, rêve d'empiler les voitures qu'il vend jusqu'à atteindre la lune. Pyramidale structure capitaliste qui élève l'individu qui réclame la lune. Plus prosaïquement, il veut épouser Millie, sorte de poupée Barbie polonaise. Elle est pour lui la consécration du rêve américain: être riche, notable et épouser une femme belle de quarante ans sa cadette. À défaut d'un échafaudage de Cadillac, il «montera» au ciel, atteignant la lune à bord de l'ambulance qui le conduisait à l'hôpital. Le rêve américain terni par la mort.

Elaine, séduisante veuve excentrique, ne rêve que de quitter le sol, de s'arracher à l'attraction terrestre et de survoler les êtres, peut-

être de les dominer comme elle domine tous et chacun autour d'elle. Mais ce n'est pas là une élévation noble et nous constatons ce qui entache son âme dans cette scène où, assise sur le lit avec Axel, elle lui explique sa douleur de se trouver vieille et laide, assez pour le perdre au profit d'une femme plus jeune. La glace sur l'armoire nous renvoie une image grotesquement déformée, peut-être sa véritable image.

Paul rêve de devenir aussi célèbre que Pacino, De Niro et tous ces piliers du cinéma américain, dont la performance d'acteur touche au divin. Il vit constamment dans une réalité altérée. Son élévation passe par la notion de star, comme celles qui, autrefois, faisaient lever la tête des foules qui les contemplaient en rêvant. Mais il ne s'agit que d'une élévation superficielle et Paul n'a pas cette dimension poétique qu'ont les autres personnages. D'ailleurs, c'est sans doute le personnage qui se prête le plus à l'identification du spectateur; sa personnalité caméléon lui fait atteindre les sommets de son art et nous emporte dans un monde de références cinéphiliques qui sont sans doute chères au réalisateur.

Quant à Grace, la belle-fille d'Elaine, son nom évoque son rêve d'absolu le plus complet: la mort seule peut la libérer du poids de son corps qui l'écrase sur cette terre, s'apparentant aux tortues qu'elle affectionne. La seule forme d'élévation à laquelle elle consent est métaphysique. Lorsque, peu avant son suicide, elle quitte le sol, c'est d'une façon ridicule, sans envergure ni poésie. Assise sur sa chaise, elle ne peut monter plus haut que le plafond, bloquée dans son envol. Cette image en est une d'intense souffrance et la renvoie à ses propres limites tout en nous révélant la grandeur de ses aspirations. Son élévation spirituelle ne peut qu'être absolue, se faire dans l'éternité et non dans l'instant.

Tous ces rêves d'hier — Leo, Elaine et Paul — et d'aujourd'hui — Axel et Grace — sont à l'image du rêve